

NOS PEINTRES OUBLIÉS : NARCISSE POIRIER (RCA) 1883-1984

Le Québec est et a toujours été terreau fertile pour l'art et les artistes. Dès la Nouvelle France, les paysages grandioses que découvrent les premiers Européens arrivant chez nous inspirent d'innombrables artistes amateurs et professionnels qui cherchent à exprimer toute la beauté et la poésie des panoramas à couper le souffle que cachait chaque tournant de rivière, chaque vallée, chaque montagne.

Qu'on pense à Charlevoix qui demeure un havre de création même aujourd'hui ou à la Côte de Beaver Hall, certains endroits deviendront tout aussi symboliques que peut l'être Barbizon ou la forêt de Fontainebleau en France.

Tout comme ces endroits mythiques, il y a la Montée Saint-Michel. Ce chemin devenu la rue Papineau et qui, de l'avenue Mont-Royal, conduisait vers cet autre chemin appelé maintenant boulevard Crémazie, était recherchée pour ses boisés et ses décors champêtres. La Montée Saint-Michel a attiré de nombreux artistes peintres montréalais.

Selon Alfred Laliberté (peut-être notre plus grand sculpteur) c'est le goût de la peinture et l'amitié qui ont réuni les peintres de la Montée. Ces peintres qui n'avaient pas nécessairement des préoccupations esthétiques communes avaient tous fréquenté le Monument National. Ils firent de l'Arche (22, rue Notre-Dame), l'atelier situé dans un grenier autrefois habité par Émile Vézina et qui avait déjà abrité le groupe des Casoars, leur lieu privilégié de rencontres.

L'un de ceux-ci, qui marquera son époque, est Narcisse Poirier. Celui-ci, peu enclin à adopter les théories de l'art moderne, choisit, dès le début de sa carrière, une approche plus poétique, lyrique et, disons-le, classique à son œuvre.

Sa conception de la peinture s'exprime en ces termes : « J'ai toujours travaillé d'après nature tout en faisant de la poésie avec la nature...Je n'ai pas voulu m'en tenir à la photographie, ni faire de l'impressionnisme. J'ai toujours eu le désir de perpétuer le Québec de jadis dans mes toiles. »

Né en 1883 à Saint-Félix-de-Valois, il démontre une habileté et un talent dès son plus jeune âge.

À seize ans, il s'inscrit au Monument National à Montréal où il suit les cours d'Edmond Dyonnet, Joseph Saint-Charles, Alfred Laliberté, Henri Hébert et Elzéar Soucy. En 1920, il va perfectionner son art à l'Académie Julian de Paris en compagnie de son ami le peintre Rodolphe Duguay. Rapidement il se rend en Italie, puis en Angleterre.

Sa carrière en propre débute à son retour au bercail alors que le gouvernement du Québec achète, en 1922, l'une de ses toiles.

Par la suite, à compter de 1932, il exposera pendant vingt-cinq ans au Musée des Beaux-Arts de Montréal, fera de l'art religieux dans les églises – on trouve certaines de ses toiles dans les églises de Saint-Félix-de-Valois, de Saint-Eustache, de Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement (Montréal) et de Rivière-du-Loup – et fera partie de ceux qui définiront l'art figuratif et ce pendant une bonne partie du vingtième siècle. En fait, Poirier fait partie intégrante de notre

patrimoine et en particulier pour la peinture qui s'est faite ici depuis la première moitié du 19e siècle.

UN MONDE EN ÉBULLITION

C'est dans les années 1940 que la culture commence vraiment à faire parler d'elle et rejoint la population. L'enseignement des arts visuels au Québec est très récent. On crée une école d'art à l'Art Association of Montreal, puis on crée l'École du Meuble en 1935. On commence à la fin des années 1930 à donner des cours d'art dans certains collèges comme Brébeuf et Notre-Dame de Montréal.

On fonde, en 1942, l'Institut des arts graphiques de Montréal. L'enseignement donné dans ces institutions est cependant déjà contesté dès les débuts de la Guerre. On le dit trop académique, dépassé et écrasé par les traditions.

Face à cet état de chose, on assiste à l'émergence d'un mouvement moderniste qui sera représenté par Alfred Pellan et, surtout, Paul-Émile Borduas et les Automatistes.

Farouchement en guerre contre le conservatisme alors prévalent partout au Québec et, dans le cas qui nous occupe, le monde de l'art, Pellan et Borduas – diamétralement opposés dans leur approche mais frères de combat – amorceront un mouvement qui viendra bouleverser le monde de l'art et qui, jusqu'à la fin des années 1980, marquera profondément l'attitude des critiques et amateurs d'art du Québec.

Dans cet atmosphère de renouveau et de rébellion, un peintre conservateur comme Narcisse Poirier aura du mal à conserver sa pertinence et sera, pour plusieurs, relégué à un rang relativement secondaire du monde et du marché de l'art.

Ceci étant dit, il demeure évidemment un noyau dur d'amateurs d'art pour qui les modes n'ont que peu d'attrait. C'est ce noyau dur qui permettra à Narcisse Poirier de profiter, tout au long de la deuxième moitié du vingtième-siècle, d'une carrière et d'une notoriété tout à fait enviable et respectable.

Poirier peint jusqu'à la fin de sa vie en 1984. Pendant plusieurs années, après sa disparition, la demande pour le travail du peintre reste constante et la valeur de ses œuvres augmente de façon régulière.

À compter du vingt-et-unième siècle, cette tendance commence à ralentir avec le vieillissement de la population et l'érosion du bassin des admirateurs du vieux maître. Les prix obtenus par les différentes maisons de ventes aux enchères deviennent un peu décevants et il était souvent plus difficile de vendre les œuvres offertes.

Dans ce contexte, l'achat de tableaux de Narcisse Poirier peut devenir particulièrement intéressant pour quiconque admire le travail de celui-ci. En effet, plusieurs aubaines sont possibles et, si l'on se fie au passé, il est difficile de prédire où ce même marché se retrouvera dans quelques années.

Si un regain d'intérêt pour la peinture classique devait apparaître, la valeur d'un peintre du calibre de Poirier risquerait de grimper rapidement et un tableau obtenu à moindres frais pourrait prendre de la valeur de façon considérable.

Ceci étant dit, et comme nous le disons toujours, la première raison qui devrait pousser à acquérir un tableau devrait venir du cœur. Poirier a su exprimer toute la poésie du Québec avec justesse et sensibilité et ce devrait être raison suffisante pour l'aimer et accrocher l'une ou plusieurs de ses toiles sur nos murs.

S.M.Pearson

Intern@rt

OUR FORGOTTEN PAINTERS: NARCISSE POIRIER 1883-1984

Québec is and has always been fertile ground for art and artists. The grandiose the grandiose landscapes discovered by the first Europeans arriving in New France inspired countless amateur and professional artists who sought to express the beauty and poetry of the breathtaking panoramas hidden by every turn of the river, every valley, every mountain.

Think of Charlevoix, which remains a haven of creation even today or of Beaver Hall Hill; some places have become just as symbolic as Barbizon or the Fontainebleau Forest in France.

Just like these mythical places, there is Montée Saint-Michel (which became Papineau Street) and, from the Avenue Mont-Royal, led to this other road now called Boulevard Crémazie, was sought for its woods and its country settings. The Montée Saint-Michel has attracted many Montreal artists.

According to Alfred Laliberté (perhaps our greatest sculptor) it is the love of painting and friendship that brought together the painters of Montée Saint-Michel. Those painters who did not necessarily have common aesthetic concerns had all frequented the National Monument. They made L'Arche (22, rue Notre-Dame), their workshop located in an attic formerly inhabited by Émile Vézina and which had already housed the group of Casoars, their favorite meeting place.

One of these, which will mark his time, is Narcisse Poirier. The latter, reluctant to adopt the theories of modern art, chose, from the beginning of his career, a more poetic, lyrical and, let us say, classic approach to his work.

His conception of painting is expressed in these terms: "I have always worked from nature while making poetry with nature ... I did not want to stick to photography, nor do I Impressionism. I have always had the desire to perpetuate the Quebec of yesteryear in my paintings. "

Born in 1883 in Saint-Félix-de-Valois, he demonstrated a skill and talent from an early age. At sixteen, he enrolled at the Monument National in Montreal, where he studied with Edmond Dyonnet, Joseph St. Charles, Alfred Laliberté, Henri Hébert and Elzéar Soucy. In 1920, he perfected his art at the Académie Julian in Paris with his friend the painter Rodolphe Duguay. He soon went to Italy, then to England.

His own career began on his return home when the Government of Quebec bought, in 1922, one of his paintings.

Subsequently, starting in 1932, he exhibited for twenty-five years at the Museum of Fine Arts in Montreal, created religious art in churches – there are some of his paintings in the churches of Saint-Félix-de-Valois, Saint-Eustache, Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement (Montreal) and Rivière-du-Loup – and will be among those who will define figurative art for much of the twentieth century. In fact, Poirier is an integral part of our heritage and especially for art made here since the first half of the 19th century.

A CHANGING ART WORLD

It was in the 1940s that culture really began to make an impact on the general population. Visual arts education in Quebec was very recent. An art school was created at the Art Association of Montreal, followed by l'École du Meuble in 1935. The late 1930s are also marked by art classes given in some colleges like Brébeuf and Notre-Dame de Montreal.

In 1942, the Montreal Institute of Graphic Arts is founded. The teaching given in these institutions, however, was already being contested by the beginning of the World War II. It is said to be too academic, outdated and crushed by tradition.

Faced with this state of affairs, Quebec witnesses the emergence of a modernist movement that will be represented by Alfred Pellan and, above all, Paul-Émile Borduas and the Automatistes.

Fiercely at war against conservatism that prevailed everywhere in Quebec and, in this case, the world of art, Pellan and Borduas – diametrically opposed in their approach but brothers in battle – started a movement that would upset the world of art and, until the late 1980s, profoundly marked and influenced the attitude of critics and art lovers in Quebec.

In this atmosphere of renewal and rebellion, a conservative painter like Narcisse Poirier will struggle to retain its relevance and will, for many, be relegated to a relatively minor rank in the world and the art market.

This being said, there remains a hard core of art lovers for whom fashions and movements hold very little interest. It is this hard core that would allow Narcisse Poirier to enjoy, throughout the second half of the twentieth-century, a career and a reputation quite enviable and respectable.

Poirier painted until the end of his life in 1984. For several years, after his death, the demand for the painter's work remained constant and the value of his works increased steadily.

Beginning in the twenty-first century, this trend began to slow with the aging of the population and the erosion of the pool of admirers of the old master. The prices obtained by the different auction houses got to be a little disappointing and it was often more difficult to sell the works offered.

In this context, the purchase of paintings by Narcisse Poirier can become particularly interesting for anyone who admires his work. Indeed, many bargains are possible and, if we rely on the past, it is difficult to predict where the market will be in a few years.

If a revival of interest in classical painting were to appear, the value of a painter of Poirier's caliber could rise quickly and a painting obtained at a lower cost could be of considerable value.

This being said, and as we always say, the first reason that should lead to purchasing a painting should be a matter of the heart. Poirier was able to express all the poetry of Quebec with accuracy and sensitivity and it should be reason enough to love him and hang one or more of his paintings on our walls.

S.M.Pearson

Intern@rt